

Yves Winkin. De Erving à Goffman. Une œuvre performée Paris, MfK éditions, 2022, 190 p.

Compte rendu par **Luca Greco**

DANS **LANGAGE ET SOCIÉTÉ** 2023/3 (N° 180), PAGES 173 À 176
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735129638

DOI 10.3917/lsh.180.0174

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2023-3-page-173.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Médéric GASQUET-CYRUS

En finir avec les idées fausses sur la langue française

Ivry-sur-Seine, Les Éditions de l'Atelier, 2023, 160 p.

Compte rendu par Françoise Gadet, Université Paris Nanterre

Le petit (158 pages) ouvrage de Médéric Gasquet-Cyrus (MGC) se donne pour objectif de démonter quelques stéréotypes et clichés plus ou moins éculés concernant la langue française (précisément, 39 notices, de longueurs diverses). On ne peut que saluer la récurrence, relativement récente mais désormais assez régulière, d'ouvrages rectificateurs en direction d'un public plus ou moins vaste, en tous cas dépassant les seuls spécialistes de (socio)linguistique. MGC rejoint ainsi un club de moins en moins restreint, qui comporte, pour les ouvrages les plus récents, les auteurs Christophe Benzitoun, Maria Candea & Laelia Veron, Arnaud Hoedt & Jérôme Piron¹ – ces deux derniers ouvrages abondamment cités par MGC. Je vois la récurrence de cette veine éditoriale d'un œil très positif, car elle signifie à la fois que les linguistes assument mieux désormais la responsabilité de la vulgarisation, et que les éditeurs acceptent de diffuser de vrais travaux sur la langue en direction du grand public, plutôt que les seules déplorations-lamentations de puristes sur la-langue-française-qui-fout-le-camp.

Le livre de MGC s'organise en 3 parties, partant chacune d'une douzaine d'affirmations sur le français, plus ou moins fantaisistes. Les 11 notices de la première partie (« Le français en danger ») concernent les menaces qui pèseraient aujourd'hui sur le français, depuis toujours assiégé : l'invasion par l'anglais ou l'arabe, le péril mortel que serait l'écriture inclusive, l'accent des banlieues, ou encore la pauvreté du lexique des jeunes... La deuxième partie s'intitule « Le français est une langue pure et unique » (notices de 12 à 25). Il y est traité des idées de clarté, de beauté, de logique, de génie, d'unicité (voire de supériorité), vertus qui seraient intrinsèques à la langue française, à quoi s'ajoute l'évocation de quelques poncifs comme l'expression « langue de Molière » ou l'idée que c'est en Touraine que se parle le meilleur français. Cette partie évoque aussi la diversité linguistique de la France et celle des français à travers le monde, qui fait que cette langue n'est vraiment pas la propriété exclusive des Français, ou encore les prétendus mélanges que seraient les créoles. Quant à la troisième partie (14 notices), elle concerne les normes comme garant du « bien parler »,

1. Ces ouvrages, dont il serait trop long de rappeler les titres, ont tous été recensés dans *Langage & Société*.

avec des réflexions sur le fait d'avoir un « accent » (ou croire ne pas en avoir un), sur la capacité de l'Académie Française à édicter des règles, sur la fétichisation des dictionnaires, ou encore sur la prise en compte de la place des femmes, à la fois à travers le rejet de noms féminins comme autrice, et sur la fameuse règle du « masculin qui l'emporte sur le féminin ». Enfin, la notice 39 (« La langue française est belle » – ce qui n'est pas un mythe, mais « pas une vérité non plus ») peut faire office de conclusion car, un peu plus développée que les 38 précédentes, elle synthétise plusieurs des thèmes déjà visités.

On l'aura compris, mission accomplie pour MGC, et réussie, grâce à une écriture alerte et teintée d'humour, en plus d'une solide maîtrise des connaissances en sociolinguistique, en histoire de la langue et en linguistique générale et française. L'argumentation, pour revêtir un ton léger, n'en est pas moins serrée (ce qui n'est jamais le cas chez les déclinistes qui se disent amoureux du français), et les références en notes sont efficaces sans être en nombre excessif.

On peut certes se demander si cet ouvrage diffère de ceux de ses prédécesseurs. Ils ont évidemment un air de famille, mais chacun apporte sa propre touche, et j'ai apprécié l'engagement nettement politique (au-delà du fait qu'il est difficile de parler de sociolinguistique sans ancrage politique), soulignant par exemple la connivence entre posture réactionnaire en matière de langue et options politiques qui, participant de la réécriture du roman national, tissent étroitement le culte du monolinguisme et le nationalisme. Reste quand même une question, concernant l'objectif recherché dans ces ouvrages démythifiants : « en finir », comme le souhaiterait le titre ? Y a-t-il la moindre chance que ces ouvrages suffisent à bouleverser les effets de siècles d'idéologies si profondément ancrées ? Leur lectorat atteint-il bien celui qui a le plus à y apprendre ? Bien sûr, ce déminage est indispensable et il faut poursuivre dans cette lignée qui nous incombe, tout en restant réalistes quant à leur impact sans doute limité. Et puis, il faut continuer à diversifier les supports, ce dont nous venons d'avoir deux exemples très différents : le gros ouvrage très détaillé de Launey (2023), et le petit Tract des Linguistes atterrées (2023).

Références bibliographiques

Launey M. (2023), *La République et les langues*, Paris, Raisons d'agir.

Les Linguistes atterrées (2023), *Le français va très bien, merci*, Paris, Gallimard, Coll. Tract.

Yves WINKIN

De Erving à Goffman. Une œuvre performée

Paris, MfK éditions, 2022, 190 p.

Compte rendu par Luca Greco, Université de Lorraine

Yves Winkin est un chercheur bien connu et lu par les sociolinguistes. Parmi ses ouvrages, il y en a qui sont régulièrement mobilisés dès que l'on s'intéresse à une approche ethnographique et interactionnelle des pratiques langagières ou que l'on se penche sur les sources historiques qui ont donné lieu à une vision orchestrale (vs. télégraphique, cybernétique) de la communication. C'est ainsi que *La nouvelle communication* ou *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain* sont des livres qui sont rentrés de fait dans le corpus théorique de la sociolinguistique. Goffman, un véritable classique pour la sociolinguistique, est une référence constante dans ses écrits. Il lui rendra hommage notamment avec *Les moments et leurs hommes* en éditant un certain nombre de textes fondateurs du canon goffmanien, encadrés par une présentation biographique et intellectuelle de l'auteur de *Stigmate* et de la *Mise en scène de la vie quotidienne*.

L'ouvrage de Winkin dont il est question ici se situe dans ce contexte et répond aux défis posés par les biographies intellectuelles : comment faire une biographie d'un auteur qui a laissé si peu de traces visuelles (Goffman détestait être pris en photo surtout durant et pendant les colloques auxquels il participa), notes écrites et brouillons ? Comment faire la biographie d'un chercheur dont la veuve et exécutrice testamentaire de Goffman (Gillian Sankoff) n'a jamais fourni aucune information en faisant comprendre que « son œuvre doit se comprendre par et pour elle-même » (p. 143) ? Et comment, enfin, écrire la biographie intellectuelle de quelqu'un dont les propos ne laissent planer aucun doute sur sa pensée envers ce genre discursif ? : « La biographie m'apparaît comme une manière de réifier quelque chose qui n'en vaut pas la peine. C'est une manière d'exploiter la niche sociale de quelqu'un pour les récompenses matérielles qu'on peut en tirer. La biographie me frappe par sa façon de transformer l'opportunisme en vertu, exhibant de la pitié là où le respect de soi-même devrait dicter du chagrin »² (p. 144-145).

2. Je reproduis ici l'extrait cité par Winkin tiré d'une lettre de Goffman à Irving Horowitz, datée du 2 juillet 1976, et conservée dans les Transaction Publishers Archives, HCLA 5676, Special Collections Library, Pennsylvania State University.

À partir des rares photographies récoltées, des rencontres avec les personnes l'ayant côtoyé de son vivant et des visites dans les lieux dans lesquels il a enseigné (UC Berkeley, University of Pennsylvanie) et mené ses terrains les plus célèbres (l'île de Unst dans les Shetland et l'hôpital psychiatrique St. Elizabeth à Washington), Winkin reconstruit la trajectoire biographique de celui qui fut son mentor à l'Université de Pennsylvanie. Ainsi, l'ouvrage rend compte d'un parcours par lequel un jeune étudiant issu d'une famille juive canadienne – *Erving* – devient peu à peu le sociologue internationalement reconnu – *Goffman*. La photo que l'on trouve le plus souvent lorsqu'on cherche le nom de Goffman sur Google Images et qui est celle prise par Frederik A. Meyer pour le New York Times dans les années 1970 cristallise une fois pour toutes cette transition du jeune étudiant Erving au personnage Goffman, le sociologue entouré par un halo de mystère et maîtrisant parfaitement les codes de la mise en scène et de la (re)présentation de soi. Dans cette même photo, utilisée par ailleurs pour la couverture du livre, Goffman pose comme le dit Winkin dans le prologue du livre « en majesté » : « Une lumière douce venue de l'extérieur le caresse dans le dos, sur les cheveux et la joue droite. Il tourne la tête vers l'objectif qui le surplombe d'un air sérieux, sans sourire. Autour de lui, des piles de notes, des crayons dans un pot, un carnet. Rien ne manque, pas même le taille-crayon à manivelle derrière lui. Erving Goffman pose en majesté dans son bureau, fin 1974 ou début 1975 » (p. 11). Ce moment de complète maîtrise de soi et des apparences – dont les techniques sont minutieusement analysées par Winkin et font joliment écho aux thèmes des recherches goffmaniennes – devient l'occasion pour analyser ses moments de prise de parole, ses postures, ses écrits, les échanges reportés par les collègues (les *Goffman Stories*), tout comme les signaux de la fabrication d'une œuvre/personnage dans laquelle l'homme n'est jamais séparé de l'œuvre qu'il est en train de fabriquer.

L'ouvrage se divise en trois parties « Une vie si courte, une œuvre si forte », « Goffman sur scène ou les Goffman Stories », « La conférence comme performance » et se clôt avec un épilogue « Comment (ne pas) terminer une biographie? ». Dans la première partie, on découvre le contexte familial de Goffman, les fréquentations au sein de la haute bourgeoisie nord-américaine qui lui donneront l'inspiration pour ses premiers travaux autour de la classe, ses lectures (notamment Freud et Proust) et les rencontres décisives pour son parcours scientifique : l'anthropologue linguiste Ray Birdwhistell dont il suit le séminaire et pour lequel il sera amené à observer la relation entre gestes, vêtements et classes

sociales, son directeur de thèse Lloyd Warner et les sociologues dont il suit les cours à l'Université de Chicago : Herbert Blumer, Louis Wirth, Everett Hughes, Lloyd Warner. Dans cette partie, on suit le parcours de Goffman de jeune étudiant jusqu'à sa mort en 1982 en passant par la nomination en tant que professeur à Berkeley (1958) et à l'Université de Pennsylvanie (1968) et les échanges avec toute une communauté bien connue par les sociolinguistes composée par Labov, Hymes, Cicourel, Gumperz, Ervin-Tripp, Searle, Slobin dans les séminaires informels du samedi matin à Berkeley.

La deuxième partie quitte le genre de la biographie classique pour se pencher sur des aspects ayant trait à la personnalité d'un Goffman jugé par celles et ceux qui l'ont connu comme à la fois étrange, mystérieux, vivant en réclusion, imprévisible, arrogant, et parfois intraitable. Winkin est ici plus intéressé par la théâtralité du personnage Goffman afin de conforter l'idée d'une œuvre qui n'est pas seulement écrite mais aussi performée avec soin par Goffman lui-même grâce à un ensemble de pratiques que Winkin nous restitue avec brio : son débit de parole pendant les conférences, ses brusques interruptions lors de ses prises de parole, sa présence au sein d'une salle et l'attrait qu'il exerce sur le public, son humour pince-sans-rire. C'est dans la troisième partie que l'on est confronté à la distinction qui est au cœur du livre entre « œuvre performée » et « œuvre performative ». La première fait référence à toutes ces ressources corporelles que l'on vient d'énumérer et qui ont construit et nourri son œuvre. La deuxième désigne le processus par lequel Goffman, par la mobilisation de ces pratiques multimodales, construit son personnage en devenant définitivement Goffman et en laissant – dirions-nous – Erving dans les coulisses. C'est dans cette partie que l'on trouve notamment un parallélisme bienvenu entre Goffman – et surtout son texte « La conférence » (que l'on peut lire aujourd'hui dans le volume *Façons de parler*) – et l'art contemporain dans les quelques œuvres citées de John Cage, du Land Art, et Robert Cantarella et Guillaume Désanges qui utilisent comme nombre d'artistes aujourd'hui la conférence comme pratique artistique et ressource esthétique.

On peut se demander, à la fin de la lecture de ce livre qui intéressera sûrement nombre de chercheur.es travaillant sur l'interaction et sur la place de Goffman dans les sciences sociales, quel est le rôle joué par Winkin dans la construction d'une œuvre et d'un personnage performés non seulement par Goffman mais aussi par toutes celles et tous ceux qui l'ont côtoyé et qui ont écrit sur lui. On sait très bien comment la performance est une action collective dépassant les frontières corporelles

et l'intentionnalité de l'auteurice et répondant à des enjeux dans lesquels art, vie, science et politique sont inextricablement liés. Si la performance n'est jamais l'œuvre d'un individu isolé, on pourrait alors se poser les questions suivantes : Qu'est ce qui est performé par Winkin lorsqu'il écrit sur Goffman ? Qui performe Goffman ? On peut aussi se demander comment l'indifférence de Goffman vis-à-vis des mouvements sociaux qui enflammèrent Berkeley dans les années 1960 (p. 44) peuvent se concilier avec une attention aux processus de domination de la société patriarcale sur les femmes telle qu'elle émerge dans son essai *Gender Advertisements* (1979). Cette dernière question nous paraît de grande actualité surtout à une époque comme la nôtre traversée à nouveau par des mouvements sociaux de grande ampleur et dans laquelle on tente de relire l'œuvre de Goffman au prisme du politique comme l'a montré le récent colloque organisé par Mathieu Berger, Daniel Cefäi, et Carole Gayet-Viaud à l'Ehess pour le centenaire de sa naissance. Voici quelques questions qui pourraient prolonger et nourrir cet essai fort agréable à la lecture et indiscutablement intéressant pour les recherches sur l'interaction et l'histoire des idées.

Références bibliographiques

- Goffman E. (1979), *Gender Advertisements*, New York, Harper and Row.
- Goffman E. (1988), *Les moments et leurs hommes*. Textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Paris, Seuil.
- Winkin Y. (1996), *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, De Boeck & Larcier, Paris-Bruxelles.
- Winkin Y. (dir.) (2000), *La nouvelle communication*, Paris, Seuil.

Julie ABBOU

Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe

Paris, Les Pérégrines, 2022, 211 p.

Compte rendu par Noémie Trovato, Université Paris Cité

Avec son ouvrage *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe*, paru en 2022 dans la collection Genre! des éditions Les Pérégrines, Julie Abbou s'intéresse aux pratiques féministes du langage, qu'elle nous invite

à penser au-delà de l'écriture inclusive, trop souvent objet de controverses. La linguiste, qui se place à l'interface de la sociolinguistique, de l'analyse de discours et de l'anthropologie du langage, propose une synthèse des recherches qu'elle poursuit depuis sa thèse de doctorat. Avec un style incisif et frais, elle aborde dans ces 200 pages les manières dont les militantes féministes se sont emparées de la langue pour exister à travers elle, tant d'un point de vue politique que linguistique. L'expertise linguistique qu'elle y déploie, à travers le prisme des études de genre, s'adresse aussi bien aux spécialistes du langage et du genre qu'à un grand public désireux d'en apprendre plus sur un sujet parfois opaque.

Dans une première partie intitulée « La langue et le genre », Julie Abbou effectue un retour sur l'histoire des grammaires et des langues, notamment sur le caractère construit de la grammaire française, en prenant appui sur d'autres langues du monde et en remontant jusqu'au penseur antique Protagoras. Sont alors discutées l'obligation structurelle du français de dire le genre des individus, mais aussi des substantifs non-humains, et à la suite des travaux de Claire Michard, la hiérarchie intrinsèque de la distinction masculin/féminin, avec un masculin érigé en genre noble, neutre et général pouvant représenter l'humain, et un féminin lui étant subordonné. En convoquant les travaux de Judith Butler, de Don Kulick ou de Noémie Marignier, elle revient également sur la formation par le langage et les discours des identités de genre et des identités sexuelles des individus, dans un chapitre peut-être moins évident pour les lecteurs et lectrices non spécialistes des études de genre.

La deuxième partie de l'ouvrage offre un panorama des pratiques féministes du langage, sur un plan historique, politique et technique. La féminisation des noms de métiers et de fonctions, première entreprise féministe d'ampleur dans les années 1970, portée à la fois par le militantisme et les institutions, était davantage lié à des questions politiques que grammaticales : « Le nerf de la guerre, c'est encore et toujours le pouvoir » (p. 56). À l'époque déjà, plusieurs stratégies de lutte par la langue émergeaient, comme l'ajout du féminin au côté du masculin, les néologismes ou le langage épïcène. Panorama historique oblige, Julie Abbou passe rapidement sur la polémique de l'écriture inclusive de 2017³, dénomination idéologique cristallisée autour du seul point médian. Les résistances sont alors nombreuses, liées à l'accessibilité et

3. La polémique suit la publication d'un manuel scolaire Hatier pour des classes de CE2, appliquant une écriture inclusive. On y retrouvait par exemple la forme « Agriculteur-rice-s », qui a cristallisé les débats.

à une peur linguistique importante en France qui prend sa source dans une tradition française prescriptiviste, portée par l'Académie française et qui se traduit par un rapport particulièrement normatif à l'orthographe. Sur le plan politique se dessine un éloge de la subversion : la discussion étant « politique avant d'être technique » (p. 78), Julie Abbou suggère l'abandon de « la boîte à outils » (p. 77) pour ne pas remplacer une norme par une autre. Puisque dire le genre est nécessaire dans la langue, il s'agit alors de le contredire, de le problématiser, de défaire l'évidence de la binarité hiérarchisée et hiérarchisante. Dans un dialogue avec le penseur taoïste Tchouang-seu prend forme la nécessité d'un désordre et d'un désaccord au sein même de la langue et le refus d'un recours à l'autorité. Sur le plan linguistique enfin, la linguiste élargit la discussion vers d'autres langues (anglais, allemand, mandarin, espagnol et portugais), pour montrer la variété des stratégies possibles selon la morphologie de la langue (pronoms, signes typographiques), autant d'explorations novatrices et disruptives du code écrit et de l'oral.

La troisième partie de l'ouvrage s'ouvre sur l'affirmation que le langage n'est pas référentiel, mais bien « un lieu de lutte politique » (p. 110). Ainsi, la vision réactionnaire d'une certaine partie de la linguistique est battue en brèche pour penser les catégories linguistiques comme catégories de sens. L'essentialisation des catégories de genre, en cela qu'elles précéderaient la langue, sont l'apanage des antiféministes et du Vatican, obligés malgré eux de se positionner sur le terrain du genre contre les féminismes contemporains porteurs d'une « culture du discours » (p. 110). Ses militantes dénoncent alors la naturalisation du genre et ses effets sur le réel, ou attaquent ce récit naturaliste en proposant une autre catégorisation possible et donc d'autres définitions du genre.

Le marquage du genre étant plus visible à l'écrit, Julie Abbou revient sur les usages typographiques possibles en français. Elle analyse des entretiens réalisés en 2010 avec des militantes féministes qui émettaient déjà des arguments pour ou contre certaines pratiques : question de lisibilité ou de réalisation technique, vision esthétique ou politique, le point médian, la majuscule et la parenthèse étaient quasi majoritairement rejetées. S'ajoute à ces considérations le sens politique donné à ces pratiques selon le degré d'acception des adversaires politiques et un rapport à l'écrit qui vient, dans une société de la littéracie, largement influencer l'oral. L'écriture se fait lieu de codification et de matérialisation du genre, qui, dans un geste double, fixe sa structuration par sa force et produit de l'organisation sociale. L'écriture perturbatrice devient elle aussi une technologie, visant à « lutter à travers la matérialité linguistique et discursive

du genre » (p. 139). Mais l'écriture, norme et institution, entraîne au moindre écart une sanction sociale à laquelle les militantes féministes se risquent, au même titre qu'à des accusations d'élitisme.

La quatrième et dernière partie s'intéresse aux limites et aux confins de ces pratiques féministes du langage. Parce que le changement n'est pas forcément une avancée, c'est sur la force politique du langage que s'interroge la linguiste : la diffusion (hétérogène dans le temps et dans l'espace) dans le monde social non militant des pratiques féministes normalise les usages et neutralise la subversion. Il s'agit alors d'interroger la dépolitisation du genre qui tend à rendre « le féminisme socialement inoffensif » (p. 164), et de « prêter attention aux différentes significations politiques de nos propres pratiques » (p. 165).

Si l'écriture inclusive est brièvement discutée dans la deuxième partie, Julie Abbou consacre ici un chapitre entier à la notion d'inclusion, qualifiée de « grande arnaque du féminisme libéral » (p. 167). En remontant à sa genèse dans la théologie anglophone protestante nord-américaine, et dans son histoire dans les autres monothéismes (le catholicisme mis à part), on découvre qu'elle n'est utilisée en France sous la forme « écriture inclusive » qu'après la polémique de 2017. Mais l'inclusivité, pourtant si discutée, n'est qu'un des paradigmes des pratiques féministes du langage. Si elle correspond en France à l'obtention de la parité, donc à une inclusion à l'universalisme par une naturalisation de la bicatégorisation genrée de la population, la comparaison avec le cas québécois, où elle se définit par la *diversité* de la représentation des femmes dans une perspective intersectionnelle, permet une remise en question de ce modèle.

La polémique de l'écriture inclusive s'inscrit dans un « moment paradoxal libéral-républicain » (p. 195) où les pratiques féministes du langage sont acceptées et visibilisées, mais où leur sens se voit modifié et soumis à la controverse. Pour Julie Abbou, cela peut s'expliquer par le républicanisme linguistique qui forge l'attelage langue-nation, et le couple genre-nation, porté par une articulation entre les représentations coloniales (et postcoloniales) et nationalistes. Se crée alors un troisième ensemble, genre-langue-nation, dans lequel s'entremêlent idéologies linguistiques et idéologies du genre. Faut-il alors « en finir avec l'inclusion » (p. 207) ? C'est ce que la linguiste préconise. L'écriture inclusive, et plus globalement l'inclusion, sont désormais utilisées pour leur valeur commerciale dans un processus de marchandisation, non désiré par un certain nombre de militantes. Il faut alors penser l'abandon de ce paradigme pour se tourner vers d'autres pratiques possibles.

La conclusion de cet ouvrage, petit traité du désordre féministe du discours et du tumulte linguistique, est brève : Julie Abbou y prône l'émancipation plutôt que l'inclusion, toujours dans la joie, un terme qui revient tout au long de l'ouvrage comme un fil conducteur de ce que doivent être les pratiques féministes du langage.

Grégoire ANDREO RAYNAUD

Apprendre l'occitan, promouvoir le patrimoine. Enquête et réflexions sur l'action des écoles *Calandretas* dans trois villes d'Occitanie

Paris, L'Harmattan, coll. sociolinguistique, 2023, 302 p.

Compte rendu par Françoise Dufour, « La Langagière » (Montpellier)

L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en novembre 2021 et financée par la région Occitanie, dont l'objectif était d'« évaluer l'impact des *Calandretas* sur la valorisation et la promotion du patrimoine régional occitan ».

Le projet rencontrait à la fois l'intérêt de la Région dans le cadre de sa politique patrimoniale et celui des sociolinguistes, en particulier pour les recherches sur le rôle d'une politique linguistique « par en bas ». Les *Calandretas*, ces « écoles associatives et immersives en occitan » nées dans la mouvance militante occitaniste du début des années 1980 se veulent actrices d'une politique linguistique occitane incitative visant à donner une « conscience linguistique » aux élèves et à exercer une action culturelle dans leur environnement.

L'auteur, Grégoire Andreo Raynaud, étudiant en sociolinguistique à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, a été choisi car extérieur au milieu occitan. Lui qui ne parlait pas la langue a ressenti la nécessité de s'engager dans son apprentissage, ce qui a joué un rôle symbolique facilitateur dans les entretiens avec les acteurs.

L'ouvrage comprend 4 parties. Dans la première, l'auteur définit un certain nombre de concepts, dans le champ des politiques linguistiques, et expose sa méthodologie. L'objectif n'était pas l'étude de la langue occitane, mais celle des pratiques langagières, sociales et politiques, et l'influence des idéologies culturelles et linguistiques sur les pratiques, pratiques qui s'articulent autour de ce qui est désigné par les acteurs institutionnels (et par les militants) comme « occitan », ici le languedocien parlé en région administrative Occitanie. La dénomination « occitan »

est le lieu d'enjeux sociopolitiques : c'est plutôt le terme « patois » qui est utilisé par les « primo-locuteurs » ou locuteurs « naturels », « occitan » étant utilisé par les néo-locuteurs, locuteurs d'occitan langue seconde.

Par l'observation des pratiques dans le but de comprendre les interactions entre les différents niveaux qui influencent une situation glottopolitique particulière, l'auteur souhaite répondre à deux questions : pourquoi la langue occitane est considérée comme un patrimoine à valoriser et quel rôle jouent les *Calandretas* dans cette valorisation ? Ce projet a requis 3 ans d'enquête auprès des anciens Calandrins (nom donné aux élèves de *Calandreta*), des Calandrins de 9 et 11 ans, des enseignants (ou *regents*) et des parents d'élèves, et d'analyse des registres matricules et des fiches d'inscriptions, des discours médiatiques et des discours institutionnels.

Il investit ensuite, dans une deuxième partie, la notion complexe de patrimonialisation : comment un objet culturel devient patrimoine, en l'occurrence ce qui, selon lui, doit être nommé la « langue-culture occitane » afin que soient pris en compte à la fois les faits linguistiques et les pratiques culturelles (dont la littérature) qui jouent un rôle important pour la légitimation de la langue occitane en tant que « langue à part ».

La notion est largement discutée en parallèle avec celles de normalisation et de revitalisation. Alors que la revitalisation est une quête de « redonner vie » à une pratique langagière ou culturelle supposée disparue et que la normalisation a une visée résolument politique, la patrimonialisation souscrit à l'idéologie de préservation de la diversité linguistique en vue de sa transmission institutionnelle comme patrimoine commun en remplacement de la transmission familiale. Caractérisée par une « dépolitisation » en ce qu'elle conduit à une « suspension du conflit diglossique⁴ », la patrimonialisation se présente comme un compromis.

Le positionnement des *Calandretas* dans cette idéologie de la patrimonialisation est saisi à travers l'histoire de la réflexion sur l'enseignement de la langue depuis le Félibrige, puis portée par l'Institut d'Études occitanes qui milite pour l'enseignement de la langue sous statut public. Une revendication qui ne trouvera pas son issue positive, d'où l'idée de créer une école sous contrat associatif avec l'État, soutenue par les collectivités territoriales et par les parents (paiement d'une adhésion et participation aux différentes manifestations festives).

4. Alén Garabato C. et Boyer H. (2020), *Le marché et la langue occitane au vingt-et-unième siècle : microactes glottopolitiques contre substitution*, Limoges, Éditions Lambert Lucas.

La partie 3 décrit en détail les écoles *Calandretas* de 3 villes moyennes d'Occitanie disposant d'une *Calandreta* depuis plus de 20 ans – Carcassonne (Aude), Pamiers (Ariège) et Béziers (Hérault) – les interactions avec les milieux économique et social, et les modes d'appropriation des processus de patrimonialisation par les acteurs des différents territoires. Pour chacune des villes, sont analysés la situation linguistique et les environnements culturel, éducatif et politique au niveau local (départemental et municipal) et les effets de la langue-culture occitane sur le développement économique et social. Malgré des points communs, les trois configurations présentent des différences :

- Pamiers est la seule des 3 villes où la langue soit toujours pratiquée, et une vision folklorisante perdure liée à une représentation passéiste. Dans ce contexte rural où les écoles publiques ont fermé, la *Calandreta* participe à la revitalisation des villages.
- À Carcassonne, l'occitan est associé à une culture savante, portée par un tissu militant ancien, qui est exploitée au niveau touristique, la *Calandreta* étant au cœur de la Cité médiévale.
- À Béziers, le tissu associatif et militant dense œuvre à revitaliser la langue sur le plan institutionnel (« patrimonialisation dynamique⁵ »), et les *Calandretas* situées en milieu urbain dans des quartiers prioritaires sont des vecteurs de mixité sociale.

La dernière partie est consacrée à l'appropriation de l'action des *Calandretas* par les acteurs eux-mêmes – parents d'élèves, élèves, enseignants –, leurs représentations et leurs pratiques.

La transmission de l'occitan n'est pas le critère décisif qui pousse les parents à inscrire leurs enfants en *Calandreta*, même s'il constitue un plus. Les motivations relèvent souvent de l'intérêt pour le modèle scolaire : l'apprentissage par immersion, la pédagogie Freinet, l'éveil cognitif lié au bilinguisme... Pour certains, ce peut encore être l'attitude vis-à-vis de la vie en société, l'écologie, la diversité culturelle, la laïcité, le respect des différences (choix positif) ou pour d'autres l'évitement de l'enseignement public (choix négatif). La compétence linguistique des parents est relativement faible, souvent passive : la plupart ne parlent pas la langue, mais la comprennent (« occitano-imprégnés »). Les entretiens avec les ex-Calandrons montrent que tous gardent un rapport affectif avec leur scolarité et que même si le lien avec la langue occitane a été rompu, elle peut être parlée lors de retrouvailles avec d'autres locuteurs, ce qui fait de l'occitan une langue de réseau. Les *regents* jouent un rôle central dans la

5. *Ibid.*

patrimonialisation de la langue. Leur engagement est d'une autre nature que celle de la première génération occitaniste, en adéquation avec les enjeux sociaux et éducatifs et moins orientée vers l'action militante à caractère politique.

Outre de confirmer certaines conclusions d'études précédentes, l'apport essentiel de l'ouvrage, très touffu, réside dans la mise au jour des différents régimes de patrimonialisation sous lesquels évolue une langue minorisée et l'ambivalence de ce nouveau statut patrimonial : de la « patrimonialisation diglossique » en zone rurale (p. 286) à une patrimonialisation de la langue et de la culture valorisées comme ressources éducative, sociale, économique. Il montre bien comment les *Calandretas* contribuent au prestige de la langue-culture occitane en lui donnant une visibilité qui sert de support à des initiatives culturelles et économiques au détriment de la valeur d'usage de la langue.

Delphine DIAZ et Alexandre DUPONT

Nations et nationalités au XIX^e siècle

Paris, Documentation photographique, CNRS Éditions, 2023, 64 p.

Compte rendu par James Costa, Université Sorbonne Nouvelle,
UMR LACITO

Nous publions rarement des comptes-rendus de numéros de la *Documentation photographique*. Trop rarement sans doute, tant le numéro dont il est question ici fait écho aux préoccupations d'une linguistique résolument sociale telle que celle dont *Langage & Société* se fait l'avocat. La Documentation photographique propose dans chacun de ses numéros une présentation synthétique d'un thème en sciences sociales accompagné, et c'est là sa force, d'une masse conséquente de documents sources (archives, reproduction de textes clés, illustrations diverses). Le numéro 8151, portant sur les nations et nationalismes au XIX^e siècle, est en cela particulièrement réussi.

Ce numéro est divisé en deux grandes parties, toutes deux abondamment illustrées : « Le point sur » et « Thèmes et documents ». La première partie se propose de faire le point sur diverses questions clés autour du thème du numéro : L'État-nation en tant qu'objet d'histoire, les liens entre Révolution, Empire et nations ou entre royauté et nation, l'émergence des mouvements nationalistes au cœur et à la périphérie de l'Europe, l'unification italienne ou allemande. Ces premiers textes

seront particulièrement utiles pour les étudiants comme pour les chercheurs aguerris qui chercheront des caractérisations claires et des explications historiques à certains phénomènes centraux dans la formation du système-monde actuel. Ce numéro n'est cependant pas un manuel qui représenterait une histoire connue de tous : l'accent est clairement mis sur la complexité des phénomènes nationalitaires (et religieux, linguistiques, migratoires etc.) et sur leur lien avec les dynamiques politiques actuelles, faisant ainsi une large place aux recherches les plus récentes sur ces questions. Ce renouvellement inclue non seulement une complexification des acteurs en présence (lors de la guerre franco-prussienne de 1870 par exemple) en s'intéressant aux combattants ou aux volontaires internationaux, mais aussi un renouvellement des objets et des protagonistes, les femmes notamment : « Même privées de droits, les Européennes ont contribué à faire les nations, par exemple en participant aux barricades de 1848, mais aussi en dénonçant les limites de constructions politiques qui tendaient à les exclure » (p. 1).

Les dossiers documentaires sont organisés en quatre groupes : « Nations, nationalités et révolutions », « Nations, guerres et empires coloniaux », « La fabrique du sentiment national, « Nationalités et phénomènes d'exclusion ». Je me concentrerai ici sur le dossier sur « les langues nationales » au sein de la section sur la fabrique du sentiment national. On pourrait objecter que les questions de langues dépassent largement la seule question du « sentiment » national, mais les auteurs suivent ici explicitement la logique de Benedict Anderson (pour une critique voir Silverstein 2000). Le dossier aborde la standardisation de l'italien et celle de l'allemand en lien avec la construction de l'unité des espaces allemands et italiens, mais aussi la question basque telle qu'elle est mobilisée dans les nationalismes périphériques en Espagne. Ces questions font l'objet d'un traitement par les auteurs du numéro, et sont illustrés par une carte linguistique de l'Allemagne datant de 1843 et montrant l'unité linguistique de cet espace et par un extrait du *Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques* par Augustin Chaho (1836). C'est cependant sans doute l'extrait d'un texte d'Ascoli qui est le plus intrigant : celui-ci prend en effet la défense de la promotion d'un bilinguisme italien standard/dialectes contre la volonté d'imposition de l'italien standard à tous (par l'écrivain Alessandro Manzoni par exemple). Cette défense du bilinguisme est accompagnée d'arguments surprenants pour qui connaît les cas britanniques et français (comme détaillés par A. Tabouret-Keller [2011]) – Ascoli invoque en effet l'idée

que l'expérience et la science montrent les avantages du bilinguisme en termes d'intelligence des enfants.

Les différents dossiers permettent de complexifier d'autres idées sur les liens entre langue et nationalisme (notamment autour des différences entre nationalismes français et allemands, tant différentes visions du nationalisme sont en concurrence en Allemagne) ou sur les liens entre empires et nationalismes.

On l'aura compris, ce numéro de la *Documentation photographique*, est une source d'informations, de références pour la recherche mais aussi pour la préparation des cours. La masse de documents rend cette publication tout à fait utile pour enrichir les cours d'introduction en sociolinguistique notamment, lorsqu'il s'agit d'aborder la construction des régimes linguistiques modernes. Au-delà de ces usages, il me semble également que la présentation ordonnée, commentée, analysée de sources est une habitude qu'ont les historiens et dont les sociolinguistes pourraient s'inspirer. Des revues comme *Parlement* proposent dans chaque numéro une section « sources » ou « archives », qui permettent de disposer de documents utilisables facilement en cours. Un tel ensemble de ressources ne pourrait qu'être bénéfique à l'enseignement de la sociolinguistique.

Références bibliographiques

- Silverstein M. (2000), « Whorfianism and the Linguistic Imagination of Nationality », dans Paul V. Kroskrity (dir.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics and Identities*, Oxford, James Currey, p. 85-138.
- Tabouret-Keller A. (2011), *Le bilinguisme en procès, cent ans d'errance (1840-1940)*, Limoges, Lambert Lucas.